

Fragments

Le ronronnement des machines m'apaise et me berce doucement. C'est le calme avant la tempête. Il pleut dehors et le fond de l'air est électrique.

Tandis que le système chauffe et que je revérifie tous les paramètres des instruments, les yeux mi-clos, mon ancienne professeure et désormais collègue entre dans la salle d'expérimentation. Elle me demande si nous sommes prêts, quelque peu fébrile et agitée. Je lui réponds par l'affirmative, tranquillement, même si je suis également nerveux. Tout est en place.

Il est tard. J'entends le tonnerre gronder au loin. Nous nous apprêtons à lancer l'une des expériences les plus importantes de l'Histoire de l'humanité. Une expérience qui a potentiellement le pouvoir de remettre en question toute notre conception de la réalité et de la structure même de notre Univers.

Ma collègue démarre le générateur, son ronronnement s'amplifie lentement. J'ai chaud et pourtant je tremble imperceptiblement. Une goutte de sueur perle sur mon front. Tout semble fonctionner correctement. Tous les voyants sont au vert. Début de la première séquence. Je déglutis tout en croisant les doigts. Nous ne pouvons plus reculer maintenant... C'est parti !

Jamais je n'ai rencontré jeune femme aussi envoûtante qu'elle. Tant par sa beauté naturelle que par son esprit. Chaque fois que je la croise au détour d'un couloir de l'université, je me fige, tétanisé par tant de charme et d'intelligence. Sa longue chevelure soyeuse d'une rousseur vive surplombe un cerveau brillant maîtrisant parfaitement les mathématiques. Quand elle tourne son doux visage au sourire angélique dans ma direction, sa crinière écarlate et ondulée flotte dans l'air comme au ralenti. Alors je peux sentir son délicieux parfum et plonger dans ses magnifiques yeux vert émeraude. Un vert profond si

étincelant qu'il en ferait pâlir n'importe quelle pierre précieuse. Je suis adossé au mur, juste à côté de l'entrée de l'amphithéâtre Henri Poincaré. Je la vois s'approcher de moi. Ses joues sont légèrement rouges. Puis elle dépose un baiser sur mes lèvres. Un baiser délicat mais tendre. Ma flamboyance. Ma passion. Ma muse. Elle me dit que mon air hagard et hébété quand je la regarde la gêne. Je lui réponds que je ne peux m'empêcher d'admirer un être aussi exceptionnel qu'elle. Elle rougit davantage. Elle me rétorque que ça fait des années que nous sommes ensemble pourtant. Je conclus en lui disant que le temps n'a pas d'importance. Du moins, en dehors de mes futurs travaux. En effet, nous nous préparons tous deux à devenir doctorants. Elle en mathématiques appliquées, moi en physique théorique. Mais alors que je m'avance pour lui dérober un autre baiser, elle pose tout à coup un index sur ma bouche et me chuchote qu'elle a d'abord une merveilleuse nouvelle à m'annoncer...

Les autres enfants ne m'aiment pas. Ils me traitent de grosse tête. Moi non plus, je n'aime pas les autres enfants. Je les trouve idiots. Je ne comprends pas l'intérêt qu'on peut avoir à se courir après ou à courir après un ballon...

Je préfère les livres. Je suis fasciné par toutes les émotions et les connaissances que peuvent nous transmettre les livres. Comment des symboles abstraits forment des mots, qui forment des phrases, qui nous racontent des histoires et nous offrent du savoir.

La seule personne que j'aime bien à l'école, c'est mon institutrice. Elle est gentille. Elle me conseille des livres passionnants. Des livres qu'elle appelle « scientifiques ».

Elle a les yeux verts. C'est joli. Elle est jolie. Et elle sent bon. Son parfum se marie si bien avec l'odeur du papier et de l'encre. Grâce à elle, je sais deux choses : le vert est ma couleur préférée et je veux en apprendre plus sur la science.

C'est la dernière ligne droite ! Je m'apprête à soutenir ma thèse afin d'obtenir mon doctorat en physique théorique. Je fige les derniers détails, je relis mes notes. Je vérifie que je n'aie rien oublié pour chaque sujet abordé : structure de l'espace-temps, différents modèles de la théorie des cordes, théorie quantique des champs...

C'est alors qu'entre dans le laboratoire une de mes anciennes professeures avec laquelle je m'entends très bien. La porte claque, je sursaute. Elle est physicienne expérimentale, proche de la retraite, aussi lui ai-je fait lire mon manuscrit en quête d'un avis éclairé et objectif. Elle prend une chaise et s'assoit face à moi. Une fenêtre tremble sous l'impulsion d'une rafale de vent. Je lui demande si elle a des observations à me faire, si des modifications de dernière minute sont à prévoir. Elle se contente de sourire en dénégant de la tête. Tout en replaçant derrière son oreille une mèche de ses cheveux gris, elle évoque mes calculs concernant les tachyons.

Ces particules élémentaires hypothétiques enflamment l'imagination des physiciens et des auteurs de science-fiction, car selon certains modèles de la théorie des cordes, elles pourraient voyager plus vite que la lumière. De par ce paradoxe, cette aberration, les tachyons s'ils existent ne se déplacent pas dans l'espace-temps comme nous. Le temps ne s'écoule pas de la même manière pour eux. Peut-être peuvent-ils le traverser comme nous traversons les dimensions de l'espace, sans être soumis à un seul sens. Non pas du passé vers le futur, mais de manière non linéaire.

La professeure me regarde gravement de ses yeux vert sombre. Elle me dit qu'avec l'aide de ces calculs, elle pense être capable de concevoir un générateur d'un genre inédit, avec lequel nous pourrions prouver l'existence de ces fameux tachyons. Ce serait une découverte historique, révolutionnaire ! De quoi finir sa carrière et débiter la mienne avec éclat, en décrochant un prix Nobel au passage. Je ne peux réfréner mon enthousiasme. Le projet me paraît très ambitieux, voire un peu fou, mais j'en suis. En avant, allons changer le monde !

On dit que l'adolescence est une période compliquée. Tout est relatif. Certes, au lycée je n'ai pas d'ami. Mais ça ne me pose pas vraiment de problème : la solitude ne me dérange pas. Si je vais en classe, c'est pour m'instruire, pas pour me faire des amis.

Néanmoins, il y a bien cette fille. Je pense pouvoir la qualifier d'amie. Ma meilleure amie. Ma seule amie, en vérité. Elle est plus jeune que moi, elle traîne encore au collège, mais elle est brillante pour son âge. Elle non plus n'a pas d'ami. Nous sommes en quelque sorte les parias de la récréation. Du coup, on se retrouve souvent tous les deux en dehors des cours. On échange sur nos lectures, on se conseille des ouvrages.

Avec elle, j'ai un peu l'impression d'être avec une sœur. On se comprend, on parle le même langage. Même dans ses traits, c'est comme s'il y avait quelque chose de familier. Pourtant je ne pourrais pas précisément la décrire. Ses cheveux blonds coupés courts ont de légers reflets roux. Je trouve ça joli. En outre, elle porte toujours de grosses lunettes de soleil qui cachent ses yeux et une partie de son visage. En toute circonstance, même quand il fait sombre. De ce que j'ai compris, il y a une particularité dans son regard qui fait que les autres se moquent d'elle. Un strabisme peut-être ? Je ne sais pas, elle n'en parle jamais et je n'ose pas lui demander.

Elle est passionnée par les mathématiques et la physique. Et sa passion est contagieuse ! Je ne peux dire combien de livres j'ai lu sur la mécanique quantique, la relativité générale, la théorie des cordes...

Elle m'en a tant prêté et j'en ai tant acheté de mon côté. Grâce à elle, je sais vers quelle filière m'orienter après le baccalauréat.

C'est décidé : je veux être physicien.

Je tourne en rond dans l'appartement, serrant mon petit trésor tout contre moi. Mon ange. Mon âme. Ma raison de vivre. Je la secoue imperceptiblement de façon à ce qu'elle fasse son rot d'après biberon. Pendant ce temps, ma chérie est penchée sur un premier jet de ma thèse, écrit sans trop de forme sur des feuilles de brouillon. Elle étudie avec attention mes différents calculs. Je préfère être consciencieux : il

s'agit de mathématiques excessivement complexes et elle est bien meilleure que moi dans ce domaine. Concentrée sur les symboles abstraits qui défilent sous ses yeux vifs d'un éclat sans égal, elle se saisit d'un crayon à papier afin de corriger deux trois coquilles et poser quelques notes en bas de page. J'aime la contempler ainsi en pleine cogitation. Elle louche légèrement tout en fronçant les sourcils. Je trouve ça mignon et un peu drôle. Quand elle finit par relever la tête, elle me confirme en souriant que mes calculs sont dans l'ensemble corrects, mais que je peux sûrement aller beaucoup plus loin sur la partie concernant les tachyons.

Debout derrière elle, je m'approche pour regarder par-dessus son épaule, pensif. Dans ma réflexion, je replace derrière son oreille une mèche de ses superbes cheveux roux. J'en profite pour déposer un baiser sur sa joue. Un baiser délicat mais tendre. Ma flamboyance. Ma passion. Ma muse.

Un rayon du soleil couchant perce les nuages et traverse la fenêtre, illuminant son doux visage. Eblouie, elle se lève alors de sa chaise puis me rend mon baiser tout en récupérant notre précieuse blondinette qui se blottit immédiatement dans ses bras.

Tandis qu'elles quittent toutes deux la pièce, je me dis que la question des tachyons mérite en effet d'être approfondie sérieusement, les yeux rivés sur la tache de lait régurgité laissée en souvenir sur mon col.

Je fais mes premiers pas. Quelle expérience gratifiante de marcher ainsi sur mes deux pieds sous les sourires, les encouragements et les applaudissements de mes parents ! Il pleut à torrents dehors. Un coup de tonnerre retentit. Je me fige, surpris. Une rafale de vent s'engouffre dans la maison par une fenêtre restée négligemment entrouverte. La porte du salon claque, je sursaute. Perdant alors mon équilibre déjà précaire, je tombe en arrière et atterris lourdement sur les fesses. Mes parents sursautent. Je ris. Plus de peur que de mal. Puis le miroir situé sur le mur voisin se décroche et se fracasse violemment au sol. Mon père jure et va vite fermer la fenêtre, ma mère va chercher un balai et une pelle.

Assis par terre, interloqué, je me tourne vers l'objet brisé. Mon reflet... Il est différent de d'habitude. Il est... particulier. Comme éclaté. A la fois divisé et multiplié en autant de fragments de formes et de tailles diverses. C'est bizarre. J'éprouve une certaine curiosité devant cette image ainsi déformée, distordue de mon visage. Ma perception de la réalité vient de changer. Sensation étrange. Peut-être les choses ne sont-elles pas vraiment ce qu'elles paraissent être...

Elle naît un matin d'été. Il fait beau et chaud dehors. Le soleil darde de ses rayons la fenêtre de la chambre d'hôpital. Elle a pris son temps, mais la voilà enfin arrivée, après terme. Il faut aller la chercher, mais elle est en parfaite santé. Une fois sortie du ventre maternel et le cordon ombilical coupé, elle pleure à pleins poumons. Tout va bien. Sa mère pleure de joie, je suis ému. Je suis père. Tandis qu'elle est dans mes bras, j'entreprends de compter ses doigts et ses orteils. Main gauche : un, deux, trois, quatre, cinq doigts. Main droite : un, deux, trois, quatre, cinq doigts. Elle gigote. Pied gauche : un, deux, trois, quatre, cinq orteils. Pied droit : un, deux, trois, quatre, cinq orteils. L'opération fait rire sa mère. Tout va bien. Sa petite tête est parsemée de quelques rares mèches blondes avec de légers reflets roux. C'est joli. Puis elle entrouvre les yeux et regarde dans ma direction. Son regard... Il est particulier. Son œil gauche est bleu comme le ciel, son œil droit est marron comme la terre. Hasard singulier de la génétique. Je la dépose avec précaution dans les bras de sa mère, ainsi qu'un tendre mais délicat baiser sur son petit front. Son odeur me rappelle celle des livres neufs. Une si agréable odeur... Elle me sourit. Mon ange. Mon âme. Ma raison de vivre. Elle referme ses magnifiques petits yeux vairons. Elle se blottit contre sa mère qui la berce doucement, à l'écoute des battements de son cœur. Elle est calme. Elle s'endort. Tout scientifique que je suis, je ne peux m'empêcher de me dire que la vie est un miracle.

Tout s'emballé, rien ne va plus ! Le ronronnement devient vite vacarme. Le générateur s'enflamme, la pièce s'emplit d'une épaisse fumée âcre. Panique ! Mais avant qu'elle ne m'atteigne et ne s'engouffre dans mes poumons, une onde de choc invisible la disperse brutalement. Le feu s'éteint dans la foulée, un silence absolu se fait. Moment suspendu. L'air prend une odeur d'ozone et se charge en électricité statique. Mes cheveux et mes poils se dressent. Un goût métallique envahit ma bouche. Je me retrouve soudain paralysé, debout, deux pieds ancrés au sol. Tout semble se distordre autour de moi, comme si le tissu même de la réalité se déformait. Sommes-nous pris dans un champ tachyonique qui altère l'espace-temps ?

De l'autre côté de la salle, ma collègue est figée elle aussi. Me faisant face, incapable de bouger, elle me fixe d'un regard désolé. Son regard... Il est différent de d'habitude. En voyant mon air hagard et hébété, elle comprend instantanément ce à quoi je pense. Mieux, elle sait. Elle me dit alors qu'elle n'a pas mis ses lentilles de contact colorées aujourd'hui. Elle ajoute que de toute façon, quels que soient les artifices, ses yeux ne peuvent égaler l'éclat émeraude qu'ont ceux de sa mère. Un frisson parcourt mon dos. Impossible...

Dans son regard triste, il y a le ciel et la terre... Hasard singulier ?

Non, certainement pas. Elle me sourit.

Son image s'estompe peu à peu, comme dans un fondu enchaîné, pendant que je m'enfonce moi-même dans les ténèbres. Puis je l'entends me parler d'une voix forte qui résonne dans le vide de ce nouvel espace dont les dimensions s'intriquent en une bouillie informe et grotesque :

« Tous deux, nous sommes en décalage avec notre temps. Au sens propre comme au sens figuré. Mais nous voilà arrivés à la croisée des chemins. La boucle est à présent complète. Ce point inaltérable est le début et la fin. Notre cycle inexorable recommence ici et maintenant.

»

L'écho de sa voix s'évanouit tandis qu'elle disparaît. L'obscurité me submerge. Vais-je mourir ? Suis-je déjà mort ? Combien de fois ?

Combien de temps ?

Je perds connaissance.

Je nais un soir d'hiver. Il fait froid dehors. La neige tombe à gros flocons et le vent tambourine contre la fenêtre de la chambre d'hôpital. Le temps joue contre moi. Il est trop tôt, je suis prématuré, mais un problème de santé oblige les médecins à venir me chercher. Ils m'extirpent du ventre de ma mère. Le cordon ombilical est coupé. J'ai envie de pleurer, mais mes poumons sont trop chétifs. Je suis tout petit, fragile et légèrement bleuté. Ma mère pleure, mon père est blême. Ils s'inquiètent. Ma vie ne tient qu'à un fil. On me branche à des machines, puis on me place dans une couveuse.

Je suis sorti d'affaire. Je me développe. Tout va bien. Mes parents sont un peu soulagés. Mon père entreprend de compter mes doigts et mes orteils. Main gauche : un, deux, trois, quatre, cinq doigts. Main droite : un, deux, trois, quatre, cinq doigts. Je gigote. Pied gauche : un, deux, trois, quatre, cinq orteils. Pied droit : un, deux, trois, quatre, cinq orteils. L'opération fait rire ma mère. Tout va bien.

L'intérieur de la couveuse est confortable. Pas autant que l'intérieur du ventre de ma mère certes, mais je m'en contente. Le ronronnement des machines se substitue aux battements de son cœur. Ce n'est pas désagréable. C'est même plutôt apaisant. Je m'habitue vite à ces sons artificiels. Ils me bercent doucement. Je suis calme. Je m'endors.

Je dois ma vie à la médecine et à la technologie. Je dois ma vie aux progrès de la connaissance humaine. Je dois ma vie à la science.